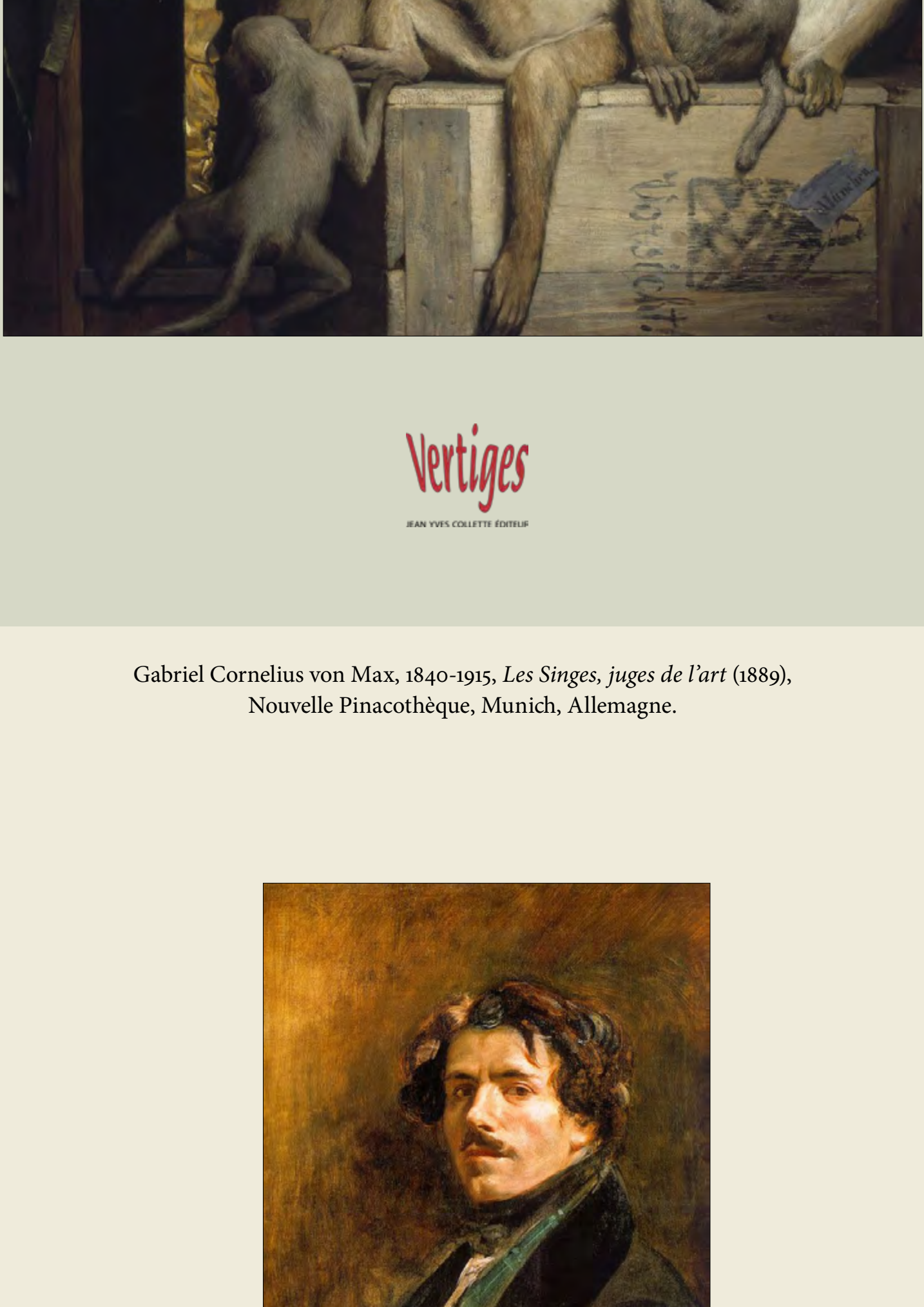


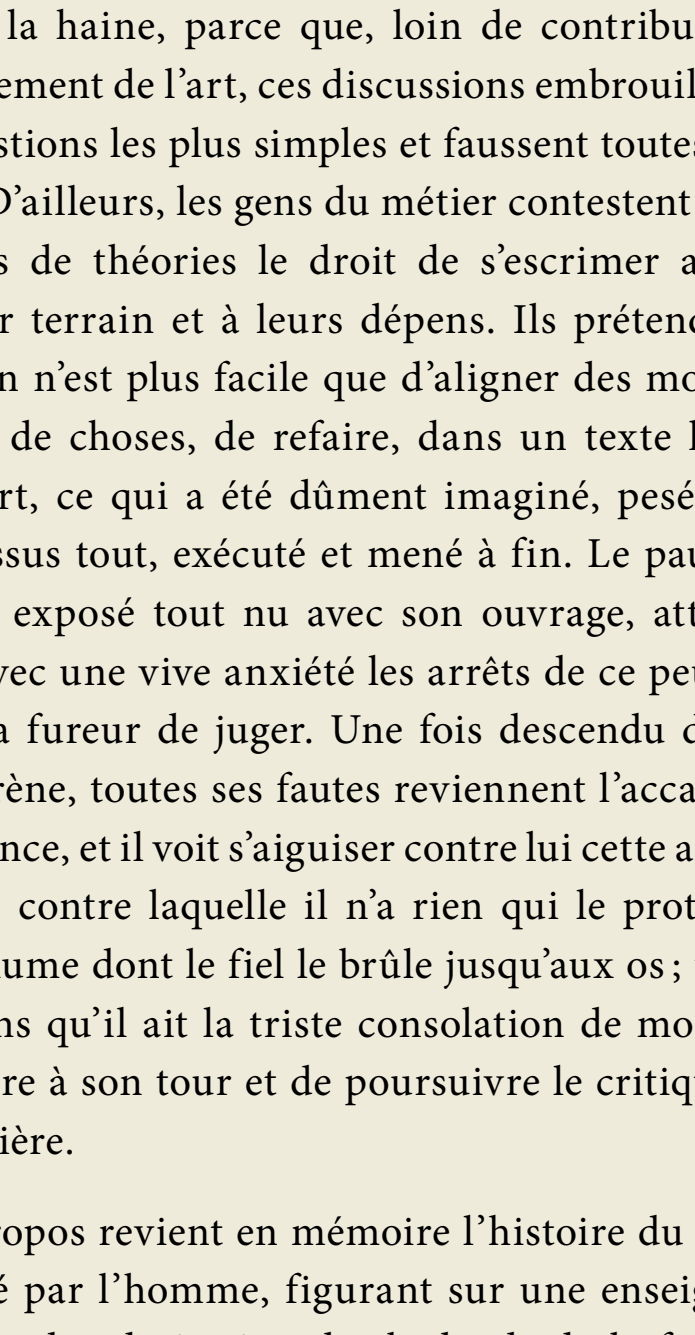
Des critiques en matière d'art



Vertiges

JEAN VIREZ COLLETTE ÉDITEUR

Gabriel Cornelius von Max, 1840-1915, *Les Singes, juges de l'art* (1837),
Nouvelle Pinacothèque, Munich, Allemagne.



Eugène Delacroix (1798-1863), *Autoportrait au gilet vert* (1837),
Musée du Louvre, Paris, France.

DES CRITIQUES EN MATIÈRE D'ART

LES CRITIQUES QUI S'IMPRIMENT de temps immémorial sur les beaux-arts ont toujours présenté des inconvénients presque inévitables : d'abord elles font bâiller les gens du monde, pour qui ces sortes d'ouvrages sont toujours obscurs, embrouillés de termes dont on connaît mal le sens, fatigants, en un mot, parce qu'ils ne laissent rien que de vague dans l'esprit. Ensuite les artistes en ont la haine, parce que, loin de contribuer à l'avancement de l'art, ces discussions embrouillent les questions les plus simples et faussent toutes les idées. D'ailleurs, les gens du métier contestent aux faiseurs de théories le droit de s'exprimer ainsi sur leur terrain et à leurs dépens. Ils prétendent que rien n'est plus facile que d'aligner des mots à propos de choses, de refaire, dans un texte long ou court, ce qui a été dûment imaginé, pesé, et, par-dessus tout, exécuté et mené à fin. Le pauvre artiste, exposé tout nu avec son ouvrage, attend donc avec une vive anxiété les arrêts de ce peuple qui a la fureur de juger. Une fois descendu dans cette arène, toutes ses fautes reviennent l'accabler par avance, et il voit s'aiguiser contre lui cette arme terrible contre laquelle il n'a rien qui le protège, cette plume dont le fiel le brûle jusqu'aux os ; tout cela sans qu'il ait la triste consolation de monter en chaire à son tour et de poursuivre le critique à sa manière.

À ce propos revient en mémoire l'histoire du lion terrassé par l'homme, figurant sur une enseigne, à la grande admiration des badauds de la foire : aussi serait-ce un beau jour que celui où les gens de l'art, devenus rétifs, s'attaqueraient à toutes les rêveries sur leur profession et sur leurs ouvrages, et rendraient sottises pour sottises sur ce sujet si pauvre en véritables résultats ; mais, à la grande satisfaction de leurs juges, la lutte n'est guère possible. Les armes manqueront toujours, pour cette sottise guerre, à ceux que les difficultés de l'art lui-même intéressent bien assez. Le public, du reste, aurait bientôt mis hors de cour les deux parties, en se moquant de l'une et de l'autre, car il aime assez peu ces procès qui se plaident sous ses yeux, si ce n'est pour en rire. Cette langue est trop obscure pour lui, qui veut être amusé avant tout. On consent bien à sortir de ses affaires pour sentir un quart d'heure ; mais des études indispensables pour distinguer le vrai du faux, le beau du passable, on ne s'en fait guère. Au fait, semble-t-il qu'il faille tant de façons pour admirer tout naturellement ce qui est bien et condamner ce qui est mal ? Ne suffit-il pas, pour être bon juge, de ce sens naturel qui est donné à tous les hommes organisés à l'ordinaire, et qui les avertit intérieurement de la présence de l'admirable et du détestable ?

Un beau cheval, une femme et un homme laids, voilà des choses que tout le monde distingue sans peine ; cela saute aux yeux des plus simples et ne peut souffrir aucune contradiction. Un beau et un vilain tableau, une musique bonne ou mauvaise, se font apprécier de la même manière ; c'est au moins ce qui paraît à cette grande quantité de gens si heureusement doués d'un instinct naïf, instinct, disent-ils, qui n'est gâté par aucune prévention de métier ou d'école ; pure sensation de plaisir ou de peine que provoque un objet d'art, comme celles qu'excitent en nous tous les objets extérieurs.

Le pauvre homme de métier, celui surtout qu'on critique au nom de cette inspiration toute spontanée, a très mauvaise grâce à-en appeler d'un jugement où la passion n'est censée entrer pour rien. Comme il est bien entendu qu'il ne travaille que pour ces juges si fins, si soudainement avertis de la présence du beau, il ne peut tout naturellement s'en prendre qu'à lui-même et aux préjugés qui l'entêtent des travers dans lesquels il s'égare, de ces défauts de ses ouvrages sitôt flairés par le bon sens général, et dont on se fait un vrai plaisir de l'avertir. Les critiques arrivent ensuite fort à propos pour renforcer une opinion si raisonnable, et, chose singulière le public, comme un roi faible qui se contente de montrer du caractère de temps en temps, laisse entre leurs mains sa dictature, et s'en remet à eux du soin de juger les coupables. Par une sottise contradiction, les disputes s'élèvent sur ce qui semblait devoir se juger au premier coup d'œil, et les débats commencent entre les critiques eux-mêmes. L'artiste n'en paie pas moins les frais de toute cette guerre d'esprit, attendu que ses juges sont toujours d'accord sur ce point : c'est de lui montrer charitablement de combien il s'est trompé.

Il faut voir s'ouvrir alors l'arsenal des autorités, et se déployer la série imposante des grands modèles qui mettent à rien votre éloquence et tous vos efforts. Celui-ci combat pour le contour et vous terrasse avec la ligne de beauté ; ils discutent sans fin sur la présence du dessin ou de la couleur, si le chant doit passer avant l'harmonie, si la composition est la première des qualités. Après avoir fixé les rangs d'une invariable matière et tracé des limites où ils vous tiennent sans pitié, il démontrent de mille façons que, s'il faut sacrifier une qualité, prêter le flanc par quelque endroit, le dessin par exemple, ou l'ordonnance ou l'expression doit être préférée ou rebutée. Plaisants gens, qui voient apparemment la nature procéder par lambeaux à leur manière, montrer un peu de ceci, retrancher cela suivant la convenance ; comme si l'imagination se contentait d'une propriété isolée de la beauté, et comme si elle n'était pas frappée avant tout de cette harmonie parfaite, de cet accord inimitable qui est le caractère de tous les ouvrages de la nature.

À force de voir ajouter ou retrancher à la création, et parer les objets de tant d'imaginings fantasques, on a cru véritablement que rien n'était plus simple que de remettre à sa place et de polir soigneusement ce qui ne semblait qu'égaré dans l'ordre commun. Il s'en est suivi une espèce d'aristocratie dans les êtres qui sont du domaine des arts. Telle innocente bête a été déclarée commune, peu présentable, triste ou hideuse à voir ; ou bien il a fait tant de façons pour suppléer en elle au laid ou à l'ignoble, tant de détours pour lui donner droit de bourgeoisie et l'offrir du côté honnête, qu'elle n'est plus entrée en scène que toute rebâtie et proprement accommodée au goût du jour. À chaque tentative audacieuse de ceux qui veulent qu'on donne aux choses leur figure véritable et non pas seulement une tournure de bonne compagnie ou d'opéra-comique, les critiques se prévalent d'un certain type enfant de leur cerveau, courent à la défense des principes avoués par les gens de goût, et, tenant fort à l'étroit les téméraires et les novateurs, démontrent de même comment la nature tombe aussi dans de grandes divagations. Ils ont en cela merveilleusement aidé l'essor de la médiocrité dans tous les genres. Les oisons de toutes les époques se sont senti des ailes, quand ils ont vu qu'il n'était pas si difficile qu'on le pense d'atteindre à ces grandes qualités que les critiques complaisants façonnaient à la taille de chacun ; car si, d'un côté, les hommes à esprit neuf et hardi, mais capables par là de déranger tout l'édifice des bonnes doctrines, étaient rudement tancés et ramenés à l'ordre ; de l'autre, et à l'aide de ces règles salutaires, le commun des rimeurs et des barbouilleurs, race bornée et à vue courte, mais docile à l'excès et facile à conduire, marchait presque sans effort dans une ornière toute commode. Quelle joie, en effet, de n'avoir qu'à puiser dans un véritable dictionnaire de traditions, de préceptes et de formules, et d'y trouver la source de cette inspiration qu'on dit si rare, d'y prendre à pleines mains de la matière à produire, de l'y trouver- toute prête, toute étiquetée, n'attendant que la lime du metteur en œuvre ! C'est là, sans contredit, une agréable manière d'en user avec les secrets et les finesses d'un art ; mais par malheur un fâcheux accident vient troubler quelquefois de si faciles prospérités : c'est tout simplement que le mérite se trouve mis à sa place en ne faisant qu'un saut des ténèbres à la lumière.

Ces imaginations turbulentes qui aspirent de temps en temps à changer le train des choses, véritables trouble-fêtes propres seulement à renverser les idées que les critiques ont tant de peine à faire entrer dans les esprits, ces hommes-là sont souvent l'occasion d'étranges retours. Voilà que, arrivés à grand-peine à montrer au jour le bout de leur nez, on les remarque quelquefois plus que de raison, et le public, qui les adopte, les sort de la foule et les met en honneur. Ils deviennent ses fils chéris, les objets de son culte ; ils montent sur un trône d'où ils chassent une idole usée, qui n'a plus qu'à rentrer dans ce grand magasin d'oubli où le caprice et la mode vont éteindre à leur tour les plus belles gloires.

Que devient l'infortuné critique alors que tout est remis en question ? Sa tâche est la plus rude et la plus ingrate du monde. Ce nouveau soleil qui se lève, offusque à l'excès des yeux habitués à une autre lumière. Tournant vers le passé des regards pleins de tendresse, il ne voit pour lui dans l'avenir qu'un sort tout semblable à celui de l'objet de ses adorations. Que faire de tant d'aperçus ingénieux, à qui porter ses doléances sur le torrent qui déborde et sur les types sacrés qu'on abandonne sans pudeur ? De revenir tout de suite sur ses pas, et de changer de religion avec la foule, il y en a peu qui aient ce courage, et c'est un véritable suicide que ce changement de peau subit. Ils meurent presque tous dans une impénitence fâcheuse, se cramponnant avec fureur aux débris du temple qui croule, et périssant sous les ruines victimes d'un principe. Ils étaient là, vivant sur les feuilles d'un arbre qui ne pourra passer la saison, et auquel ils ne survivront pas. Malheur à celui qui n'a pas adroitement mesuré la portée de son grand homme, et à qui il reste encore quelques étincelles de vie quand le public en a fait justice. Il est comme Rachel pleurant dans Rama, et personne ne s'occupe de consoler d'aussi nobles chagrins. Malheur à celui qui vient dans ces époques de transitions où on ne sait plus ce qui est beau, où le peuple des amateurs se tourne tout éperdu vers ses guides ébranlés, et leur demande de raffermir son jugement ! Il ne lui reste plus qu'une ressource, c'est de crier à en perdre la voix : ris donc, public, et d'entretenir à loisir son auguste mauvaise humeur en s'enveloppant dans son manteau.

Tel est le malheur de ceux qui se laissent surprendre et gagner de vitesse, quelle que soit la solidité des principes sur lesquels ils ont bâti leurs théories. Ce serait peut-être ici le lieu de dire enfin quelque chose de ces impayables inventions sur le beau, ce beau immuable qui change tous les vingt ou trente ans : mais cette question vaut bien la peine, par la place qu'elle occupe dans les arts, d'être traitée séparément et plus au long. L'histoire du vrai beau, et surtout l'histoire de ses variations, paraît une lacune véritable que nous essayerons de remplir de notre mieux, et ce sera, sans doute, un spectacle curieux, de la voir sous toutes ses formes et tousjours révéler, comme ce couteau, passez-moi la bassesse de la comparaison, dont la lame et le manche avaient été renouvelés cent fois, et qui était toujours le même couteau.

Que les critiques pourtant se rassurent ; malgré le tableau inquiétant des déceptions auxquelles ils sont sujets, leur part reste la meilleure. On les laissera longtemps encore se promener en tous sens dans ce champ qu'ils regardent comme à eux, se complaire dans des théories qu'ils imaginent eux-mêmes, se présenter des objections auxquelles ils ont des réponses pleines d'éloquence. Les arts sont un vaste domaine dont ils ont tous la clef dans leur poche, et où ils n'admettent personne ; seulement ils disposent des lunettes au travers desquelles on se fait, si l'on peut, une idée sommaire de ce qui s'y passe. Ces dragons vigilants sont là pour vous avertir, vous, public, comment vous devez jouir ; vous, musiciens, peintres et poètes, pour vous diriger sur la scène, au moyen de fils dont ils tiennent le bout, et pour encourager vos efforts, s'il y a lieu. Ne perdez pas trop courage, si au milieu du plus doux accès de vanité, et quand vous vous croyez assuré du triomphe, vous vous sentez tiré rudement par votre chaîne. C'est pour vous avertir que vous allez trop loin, que vous perdez le respect, ou que vous manquez de grâce. Baisez la main de ces vizirs du public, ministres de sa colère et gardiens de l'honneur de l'art. Placés entre vous et vos juges, ils sont là postés comme ces Noirs qui veillent, le sabre nu, à la porte du sérail. La tâche qu'ils s'imposent a bien aussi ses ennuis ; et il ne faut pas trop leur en vouloir de leurs salutaires corrections ; même en vous blessant, ils révèlent au monde que vous vivez ; vous seriez, sans eux, des insectes étouffés avant d'arriver à la lumière : c'est par eux qu'on est averti de votre gaucherie ou de votre gentillesse. Payez donc d'un peu de reconnaissance tout le soin qu'ils se donnent pour faire de vous quelque chose.

Des critiques en matière d'art,
d'Eugène Delacroix (1798-1863),
est un extrait des « Impressions et méditations »,
dans ses *Œuvres littéraires, I, Études esthétiques*,
rassemblées et présentées par Élie Faure,
à Paris, G. Crès éditeur,
en 1923.

© Vertiges éditeur 2021
ISBN : 978-2-89816-394-4
- 1395 -